

L'objet technique et le travail

« La technique doit être comprise
en tant que médiateur et non en tant qu'instrument »
Simondon, *Du mode d'existence des objets techniques*

TEXTE DU DEVOIR

Jusqu'à ce jour, la réalité de l'objet technique a passé au second plan derrière celle du travail humain. L'objet technique a été appréhendé à travers le travail humain, pensé et jugé comme instrument, adjuvant, ou produit du travail. Or, il faudrait, en faveur de l'homme même, pouvoir opérer un retournement qui permettrait à ce qu'il y a d'humain dans l'objet technique d'apparaître directement, sans passer à travers la relation de travail. (...)

Le travail est ce par quoi l'être humain est médiateur entre la nature et l'humanité comme espèce. (...). Au contraire, par l'activité technique, l'homme crée des médiations, et ces médiations sont détachables de l'individu qui les produit et les pense ; l'individu s'exprime en elles, mais n'adhère pas à elles; la machine possède une sorte d'impersonnalité qui fait qu'elle peut devenir instrument pour un autre homme ; la réalité humaine qu'elle cristallise en elle est aliénable, précisément parce qu'elle est détachable.

Le travail adhère au travailleur, et réciproquement, par l'intermédiaire du travail, le travailleur adhère à la nature sur laquelle il opère. L'objet technique, pensé et construit par l'homme, ne se borne pas seulement à créer une médiation entre homme et nature; il est un mixte stable d'humain et de naturel, il contient de l'humain et du naturel ; il donne à son contenu humain une structure semblable à celle des objets naturels, et permet l'insertion dans le monde des causes et des effets naturels de cette réalité humaine. La relation de l'homme à la nature, au lieu d'être seulement vécue et pratiquée de manière obscure, prend un statut de stabilité, de consistance, qui fait d'elle une réalité ayant ses lois et sa permanence ordonnée. L'activité technique, en édifiant le monde des objets techniques et en généralisant la médiation objective entre homme et nature, rattache l'homme à la nature selon un lien beaucoup plus riche et mieux défini que celui de la réaction spécifique de travail collectif. Une convertibilité de l'humain en naturel et du naturel en humain s'institue à travers le schématisation technique.

Gilbert Simondon,

Du mode d'existence des objets techniques, p.241/245.

1. Dégagez l'idée principale du texte et expliquez les différentes étapes de son argumentation.
 2. Expliquez, en vous aidant du texte, les expressions suivantes :
 - « L'objet technique, pensé et construit par l'homme, ne se borne pas seulement à créer une médiation entre homme et nature; il est un mixte stable d'humain et de naturel »
 - « Au contraire, par l'activité technique, l'homme crée des médiations, et ces médiations sont détachables de l'individu qui les produit et les pense »
 3. Quelle différence l'auteur fait-il entre le travail et l'activité technique ?
 4. Essai : L'activité technique est-elle une aliénation de la pensée humaine ?
-

Introduction

Techniques et culture ; la double et paradoxale exclusion.

Qu'est-ce que la technique ? C'est d'abord le monde des instruments. Par un instrument, il faut entendre l'ensemble des objets et procédés qui permettent à l'homme de transformer la nature pour satisfaire à ses besoins.

La technique est, incontestablement, à l'origine de la culture humaine, c'est-à-dire de la domination de la nature. L'homme n'a pas, comme un animal, à sa disposition un rapport instinctif, naturel, avec son milieu, et en premier lieu avec son corps. Là où l'animal dispose d'instruments qui sont substantiellement liés à son organisme, là où l'instrument animal détermine à son tour un rapport précis et fini avec un environnement déterminé (par exemple, le nid pour l'oiseau, destiné à un usage et à une période bien précises), l'homme n'entretient avec la nature que des relations d'extériorité. Non seulement, il n'y a pas vraiment d'instinct, mais son corps, loin d'être l'instrument de son adaptation au milieu est, au contraire, le signe de sa différence, le corps de l'homme naissant ne sachant rien faire.

La technique est donc le produit de l'inadaptation essentielle de l'homme.

La technique, c'est-à-dire, l'émergence et la construction d'objets destinés à agir sur la nature, est donc, à la base, le produit de l'inadaptation de l'homme. Son corps ne sait rien faire et (même, sans doute, eu égard à la détermination naturelle, ne sait rien être), de sorte que son rapport au milieu n'est pas fixé. L'homme est contraint de modifier le donné naturel pour introduire entre le milieu et lui une médiation adaptative, tel l'instrument. Mais cet instrument, une fois construit, ne se comporte pas comme l'instrument naturel ou le corps de l'animal. Loin qu'il s'adapte au milieu, c'est le milieu qu'il adapte à l'homme : l'outil me donne une force qui me permet, à la fois de ne pas avoir à épuiser les ressources entières de mon corps propre, mais, en outre, de modifier le milieu en fonction des limites de mon corps.

Ainsi l'homme cesse-t-il d'avoir, avec le milieu un rapport immédiat. Il cesse d'être soumis passivement aux exigences de la nature (exemple, les médicaments, en tant qu'elles interrompent le processus de la sélection naturelle). Pour l'homme, l'émergence de la technique est bien la sortie hors de la nature, et une modification de la relation qu'il entretient, en tant que conscience, avec l'extériorité. L'être cesse d'être donné, imposé, pour être construit, acquis ; le milieu de l'homme devient son travail.

L'exclusion de la technique hors de la culture.

Malgré cette force de transcendance que confère l'outil à l'humanité comme l'espèce, bien que la culture comme construction libre, comme création d'un milieu sans nature soit, quelque part, le produit de la technique, la culture s'est pourtant construite, comme nous le dit Simondon, sur une exclusion de la technique, comme un mépris de l'outil.

« la culture s'est construite en système de défense contre les techniques ; Or, cette défense se présente comme une défense de l'homme, supposant que les objets techniques ne contiennent pas de réalité humaine. » Du mode d'existence des objets techniques, p. 12

Il serait sans doute utile de rappeler toutes les exclusions dont la technique a fait l'objet de la part de la philosophie, en particulier dans la philosophie antique. Avec la théorie de l'habileté, dont Aristote nous rappelle, dans *l'Éthique à Nicomaque*, qu'elle s'oppose à la prudence, en ce qu'elle envisage pas les fins mais seulement les moyens, nous assistons à une exclusion éthique de la technique : elle est pouvoir sans conscience, un moyen indifférent aux fins, et qui peut faire le bien comme le mal. Fasciné par la puissance de l'arme, l'homme s'effraie de son indifférence morale, observe les ravages que fait la technique lorsqu'elle se met au service de l'inégalité. N'est-ce pas la supériorité technique de l'homme en armes qui est à l'origine du pouvoir, de la tyrannie, de la servitude et de l'inégalité parmi les hommes ? Ainsi, non seulement la technique brise le lien de l'homme avec la nature, mais en outre, il brise le lien de l'homme avec l'homme, le droit naturel, aussi bien que la possibilité de sa restauration dans le lien social.

Il y a aussi une seconde exclusion, plus théorique cette fois. L'instrument paraît être, au départ, le produit d'une Idéation. Il a, comme le montre l'exemple de la navette chez Platon, été d'abord conçu avant d'être construit. Ce serait une erreur de croire que l'instrument résulte de la spontanéité de l'expérience. Il n'est pas un donné spontané mais bien plutôt une matérialisation, une objectivation de la démarche de l'esprit. Comme le dit Aristote dans *Des parties des animaux*, (le célèbre passage sur la main), l'intelligence est un pouvoir de généralité : elle sait non seulement donner une généralité d'usage, une réserve pour tous les instruments, mais elle sait aussi penser la relation entre les instruments, au point d'être capable de penser et d'inventer les instruments intermédiaires dans un processus technique complet. L'instrument ne naît donc pas de manière isolée, comme un outil perdu dans la nature, mais comme un processus total, polyvalent, ouvert, chose que seul l'entendement peut concevoir grâce à la puissance synthétique de ces jugements conceptuels.

Or, dans cette logique, on voit dans l'instrument une source de paralysie de l'activité de l'esprit. Parce qu'il concrétise dans la matière un

certain raisonnement déterminé et fini, il tend, à son tour, à figer la pensée en la matérialisant, se rendant ainsi moins adéquate à des modifications, voire incapable, comme cela semble le cas dans les automatismes, de retrouver une certaine polyvalence. Ainsi, l'objet technique semble finalement inverser la dynamique même de la pensée conceptuelle : au lieu de partir de la synthèse, l'objet technique produit une pensée technique, pensée d'analyse, pensée déterminée et figée, en fait une pensée elle-même instrumentalisée vers un usage fini. La technologie semble prendre le pas sur la dynamique du Logos.

Double exclusion donc : la technique divisant les hommes, introduisant dans la pensée humaine aussi de la division et de la sur-détermination, bref non plus instrument au service de la pensée humaine mais instrumentalisation de la pensée humaine et finalement instrumentalisation de l'homme lui-même. Nous sommes donc bien au cœur d'un paradoxe. Alors que l'homme est le fruit de la technique, la culture, une fois constituée, exclut à son tour la technique et la considère comme un danger.

Selon Simondon, cette exclusion elle-même est un danger pour la culture : car, en excluant la technique, en la déshumanisant, on contribue à en faire encore davantage un instrument, c.-à-d. à appauvrir le sens humain de l'objet. Cette exclusion, pour ceux qui sont utilisateurs des techniques ; les pousse à sortir, à leur tour de leur propre humanité en acte ; c.-à-d. à s'aliéner. Le mépris de la technique est donc peut-être, d'après cet auteur, la véritable cause de l'aliénation que la technique engendre sur le plan politique et moral.

« La culture est déséquilibrée parce qu'elle reconnaît certains objets, comme l'objet esthétique, et leur accorde le droit de cité dans le monde des significations, tandis qu'elle refoule d'autres objets, et en particulier les objets techniques, dans le monde sans structure de ceux qui ne possèdent pas de signification, mais seulement un usage, une fonction utile. Devant ce refus défensif, prononcé par une culture partielle, les hommes qui connaissent les objets techniques et sentent leur signification cherchent à justifier leur jugement en donnant à l'objet technique le seul statut actuellement valorisé en dehors de celui de l'objet esthétique, celui de l'objet sacré. Alors naît un technicisme intempérant qui n'est qu'une idolâtrie de la machine et, à travers cette idolâtrie, par le moyen d'une identification, une aspiration technocratique au pouvoir inconditionnel. Le désir de puissance consacre la machine comme moyen de suprématie, et fait d'elle le philtre moderne. L'homme qui veut dominer ses semblables suscite la machine androïde. Il abdique alors devant

elle et lui délègue son humanité. Il cherche à construire la machine à pensée, rêvant de pouvoir construire la machine à vouloir, la machine à vivre, pour rester derrière elle sans angoisse, libéré de tout danger, exempt de tout sentiment de faiblesse, et triomphant médiatement par ce qu'il a inventé. Or, dans ce cas, la machine devenue selon l'imagination ce double de l'homme qu'est le robot, dépourvu d'intériorité, représente de façon bien évidente et inévitable un être purement mythique imaginaire. »

Simondon,

Du mode d'existence des objets techniques, p. 10

Ainsi, le mépris de la technique met-il en danger la culture elle-même, car paradoxalement, la culture livre ainsi aux instruments le pouvoir symbolique de lui échapper. Dans le texte qui précède, Simondon montre bien la dimension mythique et imaginaire de cette exclusion de la technique. Il ne s'agit pas, pour l'homme cultivé, de faire une analyse rationnelle de ce qu'est l'instrument. Il s'agit, pour lui, d'exclure ce qui lui fait peur dans sa propre force humaine, de façon à pouvoir rêver d'une machine qui serait meilleure que l'homme. Mais, ce faisant, il développe la dimension inhumaine de sa propre liberté. On peut dire, en d'autres termes, que c'est parce que l'homme renonce à une vision totale de la culture qu'il finit par détruire la dimension humaine de la culture en lui, qu'il finit par faire passer la question du pouvoir avant celle de la signification.

C'est donc bien la notion même « d'instrument » qui pose problème. Car dans le terme « instrument », il y a une perte de sens, une perte de subjectivité et d'humanité de l'objet humain ; outre que l'instrument est défini par l'utilité, c'est-à-dire, dans un sens seulement et non pas dans un autre, il a désormais aussi quelque chose de fini, de figé, de non dynamique qui fait que l'instrumentalité est une forme de médiation réductrice de la dynamique humaine.

Simondon insiste beaucoup pour montrer que les instruments ne sont pas de simples outils. Qu'au contraire, une connaissance plus approfondie de la réalité de l'objet technique nous permettra de voir en eux une **médiation** dynamique (et non un instrument), créatrice de culture et pour tout dire créatrice d'humanité. L'instrument est ainsi « un intermédiaire », être radicalement séparé de la conscience qui l'invente ; alors que la « médiation » est continuation de l'exigence technique dans le monde, poursuite du geste humain en tant qu'il se convertit dans la matière stable. Isoler cette médiation pour ne plus voir que la réalité apparemment substantielle de l'outil, c'est en rester à une vision abstraite de la technique, ou si l'on préfère, à une vision abstraite de la culture elle-même. L'outil est à disposition de l'homme parmi d'autres outils et chacun de ces objets pris séparément ne représente un absolu seulement que pour celui qui ne veut pas voir le geste culturel global dans chaque processus technique particulier. Les instruments et en particulier les

machines, sont des concrétisations. Ils assurent l'unité des organes du processus technique complet, de telle sorte que chaque pièce, qui paraît d'abord séparée des autres, est en réalité à la fois cause et effet et entre dans une totalité de causalité réciproque.

L'objet technique n'est donc ni une chose ni un objet ni un outil mais une action médiatrice totalisante, une tendance convergente des différentes parties à l'unité des effets et par la même à la signification humaine du geste. Par rapport à l'homme, l'objet technique est une manière de construire une synthèse concrète du monde, donc une manière spécifique d'être au monde pour la conscience. Et c'est ce que ce texte va s'attacher à démontrer. L'objet technique n'est pas un instrument mais une médiation.

Plan du texte.

Si nous analysons maintenant le texte dans son détail, nous découvrons que Simondon cherche à lier la réduction de l'objet technique à l'idée d'instrument et la confusion entre technique et travail. C'est la thèse essentielle du texte. C'est parce que la technique a été assimilée, étudiée, pensée par le biais du processus travail qu'on a vu dans l'objet technique un simple outil, un instrument dans sa partialité et dans son utilité.

Simondon essaie au contraire d'étudier l'objet technique indépendamment de la notion même de travail. Parce qu'il découvre que l'objet technique et le travail ne sont des processus qui diffèrent assez profondément l'un de l'autre, dès lors qu'on pense en eux la relation phénoménologique entre l'acte de l'homme et la matière qu'il transforme.

C'est pourquoi on peut discerner trois grands mouvements dans le texte.

Dans un 1er paragraphe, l'auteur pose le problème qui le préoccupe. Il montre qu'il faut sortir l'objet technique de l'emprise de la médiation « travail ». Dans un 2ème paragraphe, il analyse le type spécifique de chacune de ces médiations ; alors que le travail suppose de maintenir la relation entre l'acte du travail et l'objet produit, l'objet technique se révèle « détachable » c'est-à-dire capable de se des-individualiser par rapport à son créateur, permettant ainsi un usage « générique » de l'objet. Dans la 3ème partie du texte, Simondon analyse avec plus de précision les conséquences de ce caractère de détachement de la médiation technique : parce que l'objet technique constitue « mixte stable d'humain et de naturel », la technique apparaît comme la possibilité pour l'homme de constituer un rapport nouveau avec le donné naturel ; l'objet technique résulte d'une conversion stabilisée de la réalité naturelle sous la forme d'un objet extérieur devenu naturalisé. La « stabilité » de l'objet technique donne à son tour à la culture une maîtrise « stable » de la relation de l'homme à la nature c'est-à-dire une objectivation qui est supérieure à l'activité travail.

1. Technique et travail (§1)

L'assimilation abusive de l'objet technique à l'instrument, son objectivation réductrice, tout cela vient du fait que l'objet technique est soumis, dans sa représentation même, à l'idée de travail, et qu'on pense uniquement l'outil comme «instrument de travail ».

Pour comprendre ce passage, il faut, évidemment, définir la notion même de travail. Simondon s'y emploie d'une façon qui ne doit rien à l'interprétation économique à laquelle nous sommes habitués depuis Adam Smith et les physiocrates : « le travail est-ce par quoi l'être humain est médiateur entre la nature et l'humanité comme espèce. » Ce que Simondon cherche à expliquer, c'est que l'objet technique n'est pas seulement un instrument de travail mais surtout que le travail apparaît seulement parce que l'objet technique ne s'est pas encore concrétisé dans la totalité de sa réalité humaine. En fait, le travail est rendu nécessaire par un manque d'accomplissement de la démarche technique.

« Il y a travail quand l'homme ne peut confier à l'objet technique la fonction de médiation entre l'espèce et la nature, et doit accomplir lui-même, par son corps, sa pensée, son action, cette fonction de relation. »

Simondon,

Du mode d'existence des objets techniques, p. 242.

On a trop tendance à voir dans le travail le résultat. À savoir, d'un côté les outils, qui sont interprétés comme des moyens, et de l'autre le produit, interprété comme utilisable. En fait, ce qui importe dans le travail, ce n'est pas le résultat mais la destination. Simondon s'inspire ici, sans aucun doute, des analyses du jeune Marx dans les manuscrits de 1844. Non pas de la définition du travail sous la forme aliénée que lui donne les économistes, mais du travail «générique », c'est-à-dire l'activité par laquelle le l'homme produit sa propre espèce socialement en transformant la matière. Ici, c'est l'homme lui-même qui est l'instrument de l'espèce (qui fait reposer sa survie sur l'activité de l'individu), instrument de l'échange, instrument de la médiation entre la nature et la culture. Toutefois, la médiation entre l'homme et la nature ne s'y présente pas sous une forme totalement achevée. S'il faut travailler, et toujours retravailler, c'est que l'homme n'a pas atteint à une réduction définitive du donné naturel, que la nature résiste à la forme, de telle sorte que cette extériorité maintenue entre l'homme comme l'espèce et la matière rend le travail instable, essentiellement historique, et surtout comme le dit Simondon, « non stable ».

Pour Simondon, le travail n'a pas encore totalement converti la nature, dès lors que l'homme n'est pas, lui non plus, devenu ni objectif ni naturel.

Pour le justifier véritablement, il va entrer dans l'analyse d'une activité laborieuse précise : le travail établit une médiation entre l'homme et la nature ; mais cette médiation est en réalité sans unité, l'homme restant un intermédiaire, c'est-à-dire une réalité séparée par essence de ce qu'elle est censée relier.

« Le point de vue de l'homme qui travaille est encore beaucoup trop extérieur à la prise de forme, qui seule est technique en elle-même. »

Simondon,

Du mode d'existence des objets techniques, p. 115

C'est ici que Simondon va introduire une distinction très importante, pour la dénoncer. Nous assistons, dans le processus travail, à une sorte d'excès d'hylémorphisme. En effet, transformer la matière, c'est lui donner une forme, dans un moule par exemple. Cette forme reçoit la matière mais, pour que cette forme existe véritablement comme une réalité extérieure, pour qu'elle existe comme un objet qui me fait face, il faut que la matière et la forme ne fasse plus qu'un, qu'ils deviennent véritablement un mixte stable, une médiation réelle et existante, en quelque sorte manifeste. Or, pour l'homme travailleur, la forme reste extérieure à la matière, et surtout antérieure à elle. Pour lui, (et c'est pourquoi il doit toujours retravailler) la forme n'a pas encore réduit la matière, qui résiste et qui demeure un objet qui lui fait face. Parce que la forme reste en quelque sorte abstraite, c'est-à-dire demeure pour lui une simple représentation de l'esprit, l'homme ne voit l'outil que comme un instrument.

« L'homme qui travaille prépare la médiation, mais ne l'accomplit pas. »

Simondon,

Du mode d'existence des objets techniques, p.115

Au contraire, dans l'objet technique achevé, on ne part pas de la séparation abstraite entre la matière et la forme, mais on part de l'individu, c.-à-d. de la réalité une et indivisible constituée dans et par l'objet technique. La médiation technique est accomplie de façon phénoménale. Ici, l'acte technique devient objet. Dans ce phénomène, l'unité de la matière et de la forme a été réalisé dans l'ordre du Pour soi.

« On ne peut pas parler du travail d'une machine, mais seulement d'un fonctionnement, qui est un ensemble ordonné d'opérations. Forme et matière, si elles existent encore, sont au même niveau, font partie du même système. Entre la technique et le naturel, il y a de continuité. »

Simondon,

Du mode d'existence des objets techniques p. 244.

Le travail maintient l'extériorité entre la matière et la forme (on devrait plutôt dire partout où il demeure de l'extériorité entre la forme la matière, il y a besoin d'un « travail ») l'objet technique assure l'immanence du rationnel, *matérialise la théorie* comme dit Bachelard. Cette analyse de l'objet technique dans la conversion de l'humain en naturel a de multiples conséquences : tout d'abord, on a tort d'interpréter l'opération technique comme une mise en forme, qui d'ailleurs ne conserve plus le sens que lui donnait l'idéalisme platonicien. Car l'idéalisme tend à concevoir la forme comme l'essence de l'objet tandis que la matière ne sert qu'à remplir l'unité. Comme si seule la forme avait de la stabilité alors que la matière manifesterait l'instable, le mouvement, la non-identité. En réalité, le caractère de « mixte stable » produit par l'objet technique donne une stabilité réelle à la convertibilité nature/homme. Au fond, on ne doit pas parler du stabilité qui résulterait d'un sur-investissement de la forme mais de ce que Simondon appelle la *Métastabilité* c.-à-d. d'un objet qui possède en lui-même le principe de son propre devenir ; ainsi Simondon dit-il que l'objet technique achevé est le résultat d'une individualisation. Il n'est plus l'instrument du complexe homme/travailleur/porteur d'outil - nature, il n'est plus l'élément d'un ensemble qui le dépasse, il est lui-même un milieu totalisant nouveau ; il introduit un nouveau monde ; et donne une nouvelle forme qui a son indépendance et sa métastabilité à l'expérience humaine.

« Le principe d'individuation permet de penser l'objet technique, non comme élément d'un milieu, mais comme créateur d'un milieu s'autorégulant »
Simondon,
Du mode d'existence des objets techniques, p.245

L'objet technique et donc médiateur en soi et non instrument d'une médiation. Il est si individualisé c'est à dire qu'il contient en lui la possibilité de créer un milieu, produisant des ressources de disponibilité, de polyvalence, d'interaction avec les autres objets et avec le reste du monde. Il est stable c'est-à-dire qu'il était à la fois durable et contient pourtant aussi le principe de son propre mouvement, de sorte qu'il peut modifier le monde dans ces possibilités, telle la machine. Il est enfin concret, au sens où la médiation homme/nature existe comme une chose parmi les choses.

Ainsi, il faut conclure de cette 1ère analyse que la vision utilitariste de l'objet technique nous empêche de voir la véritable destination du processus instrumentale : cet objet n'est pas seulement utile, au sens où il serait l'instrument d'une action, il n'est même pas essentiellement son utilité ; il est une nouvelle étape dans l'exploration du rapport de l'homme à la nature, la recherche d'une médiation plus stable et par conséquent plus riche entre l'homme et la nature. C'est la recherche de la « métastabilité matérielle » qui est le but de l'objet technique et qui devient en quelque sorte sa propre fin.

2. La nouvelle collectivité issue de l'objet technique.

Le texte, après cette analyse de la médiation propre à l'objet technique, poursuit son objectif, à savoir de montrer comment l'objet technique est créateur de culture c'est-à-dire. d'une nouvelle sociabilité. Qu'il y a du collectif qui émane spécifiquement du processus technique. Simondon fait encore intervenir une comparaison importante entre l'activité technique et l'activité "travail » : l'activité technique est plus collective, plus socialisante que celle du travail. En effet, dans la relation de travail, rappelons-le, c'est l'homme lui-même qui assure la médiation entre l'objet technique et l'espèce humaine, entre la nature et l'humain. Par conséquent, la dimension collective du travail, qui résulte de l'échange, et qui a pour fondement la division sociale du travail, est plutôt une incidence de la culture laborieuse. Les hommes travaillent ensemble parce que chacun se spécialise, c'est-à-dire. participe de l'activité. Dès lors, le travailleur devient lui-même l'instrument du processus global de production. En tant que tel, chaque individu joue un rôle, mais ce rôle est aliénant de sa liberté, dans la mesure où il ne lui est pas assigné par sa volonté, mais par les rapports de production entre les hommes. D'autre part, la dimension économique de l'échange - qui fait que l'homme poursuit, à travers la division sociale du travail, la rémunération et le profit - loin de créer une unité des hommes ensemble, contribuerait plutôt à créer une unité aliénée, une aliénation de la culture, l'opposition entre le capital et le travail. Rappelons, pour mémoire, les belles analyses de Marx dans les *Manuscrits de 1844*. Il y explique comment la division capitaliste du travail (entre le capitaliste et le travailleur) tend à aliéner le travail et la culture générique (où l'individu assure, par son acte, la perpétuation de l'espèce) au profit du travail économique, où le produit du travail n'appartient plus au travailleur, où le travailleur ne s'appartient plus lui-même, parce qu'il a dû vendre sa force de travail.

Simondon nous semble s'inspirer de ces analyses du jeune Marx, pour construire une démarche où l'objet technique, loin d'être le produit d'une économie du travail, ou bien le reflet de la division des tâches, ce révèle, au contraire, le reflet d'une réalité générique en acte, c'est-à-dire. celle dont le but de l'activité est socialisation stable et durable.

Le but de la technique, c'est la culture grâce à la métastabilité et à l'individuation de l'objet, grâce au fait que l'outil est un monde autonome en même temps qu'ouvert, une nouvelle expérience pour l'homme. L'instrument ne dépend de l'individu qu'il l'a créé comme médiation mais devient lui-même un système créant ses propres médiations, ses propres régulations. Un processus technique vraiment achevé, c'est un instrument

qui est capable de s'autoréguler, de se connecter à d'autres instruments, comme c'est souvent le cas de la plupart des machines. Au contraire, un instrument technique inachevé est un instrument partiel qui requiert, du fait même de cette partialité, l'intervention du travailleur comme médiateur avec d'autres instruments. Ce faisant, l'acte d'invention n'est rien d'autre qu'un acte qui vise à libérer l'objet technique de son créateur, à le rendre autonome par rapport à l'individu, comme le dit le texte :

« L'homme crée dans l'activité technique des médiations et ces médiations sont détachables de l'individu qui les produit et les pense. L'individu s'exprime en elles, mais n'adhère pas à elles ; la machine possède une sorte d'impersonnalité qui fait qu'elle peut devenir un instrument pour un autre homme. »

Simondon,

Du mode d'existence des objets techniques, p. 258

L'invention technique est donc la recherche d'une métastabilité entre l'homme et la nature, mais également entre l'individu et la généralité de l'espèce. Ce faisant, parce que l'objet ne dépend plus du travail, il devient disponible pour les autres hommes, permet, grâce à son impersonnalité, le progrès des autres hommes et leur auto-formation. (l'humanité de celui qui crée de l'objet exprime dans la machine quelque chose d'humain sur un mode collectif) . Se pose malgré tout le problème de la compétence des utilisateurs : s'il faut connaître le fonctionnement pour maîtriser la machine, qu'en est-il de sa collectivité ? C'est là que nous voyons que la technique requiert et ouvre en même temps le champ de la connaissance et de l'éducation. La technique s'enseigne et doit s'enseigner ; mais, ce qui s'enseigne alors, c'est précisément la convertibilité homme/nature ; on apprend pas seulement à l'apprenti technicien une série de connaissances ou de contenus. Lui apprend la maîtrise des outils dans les opérations, mais ce faisant il apprend à devenir lui-même le maillon de la chaîne technique, c'est-à-dire. a inventé, à son tour, de la technique et de la convertibilité naturelle. L'enseignement technique, contrairement à ce que l'on pourrait penser, est un enseignement qui vise à l'invention perpétuée. Enseigner le pouvoir de culture : l'objet technique est disponible pour tout homme et c'est ce qui permet le progrès et l'accumulation culturelle ; chaque homme étant capable de maîtriser l'objet technique, est dès lors capable de l'améliorer, de le rendre meilleur, parce qu'il peut, comme tout un chacun, s'en emparer. En d'autres termes, avec l'objet technique, le progrès de l'humanité cesse d'être individuel ; la relation de convertibilité devient « universelle » c'est-à-dire généralisatrice de la médiation objective entre l'homme et la nature. Elle devient l'objectif de tout homme, qui devient un élément même de la culture ; elle devient le sens de la vie ; elle devient le ferment du progrès social.

Conclusion : La société des machines

La technique est donc le moteur de la trans-individualité, donc de la culture en général. En outre, les machines sont des processus essentiellement ouverts, à l'histoire, au progrès et surtout aux autres objets techniques. L'objet technique métastable est individualisé au regard du milieu, mais cela ne signifie pas qu'il soit fermé sur lui-même ; au contraire, parce qu'il est un système s'autorégulant qu'il est disponible pour s'articuler à tous les autres instruments, à toutes les autres techniques.

«L'objet technique devenu détachable peut-être groupé avec d'autres objets techniques selon tel ou tel montage : le monde technique offre une disponibilité infinie de groupements et de connexions.»

Simondon ,

Du mode d'existence des objets techniques, p. 225

Autrement dit, les machines sont elles-mêmes susceptibles de créer de la collectivité humaine : elles s'ouvrent à la disponibilité d'un monde parce qu'elles sont connectables et articulables. Ce faisant, elles augmentent les possibilités de l'homme collectif au-delà des possibilités que chaque machine individuelle pouvait donner initialement en elle-même dans la représentation de son créateur. On peut même dire que le progrès technique résulte d'un mouvement toujours plus convergent des différents objets techniques. Cela signifie donc aussi que, dans le complexe technique, il y a toujours quelque chose indéfini et d'indéterminé. La machine est ouverte sur un avenir et cet avenir requiert l'homme comme organisateur permanent. L'homme est en dernière instance le principal déterminant des relations possibles dans la société des machines.

« La machine qui est douée d'une haute technicité est une machine ouverte et l'ensemble des machines ouvertes suppose l'homme comme organisateur permanent, comme interprète vivant des machines les unes et par rapport aux autres.

Loin d'être le surveillant d'une troupe d'esclaves, l'homme est l'organisateur permanent d'une société d'objets techniques qui ont besoin de lui comme les musiciens ont besoin d'un chef d'orchestre (...) Ainsi, l'homme a pour fonction d'être le coordinateur et l'inventeur permanent des machines qui sont autour de lui.»

Simondon,

Du mode d'existence des objets techniques, p. 11/12

Ainsi, loin que le développement mécanique produise une exclusion de l'homme ou appauvrisse culture, il le requiert au contraire de plus en plus, il exige un renforcement de l'unité sociale corrélativement au développement technique correspondant de la société des machines. Le progrès technique est donc bien le progrès de la culture dans le sens collectif qui est le sien.

«L'homme, par ses prodigieuses techniques, dépasse, semble-t-il, les cadres de sa propre pensée.»
Bachelard, *Le matérialisme rationnel*, p. 83.

Philippe Touchet,
Professeur au lycée Jean-Jacques Rousseau de Sarcelles,
Professeur à l'IUFM de Versailles

Programme Europe, Éducation, École

Cours classés par thèmes :

http://www.coin-philo.net/eee.13-14.cours_philo_en_ligne.php

Canal Dailymotion de l'association Europe, Éducation, École :

<https://www.dailymotion.com/projeteee>

Contact : europe.education.ecole@gmail.com
